

BULETIN LITÉRAIRE

Supplément Bibliographique du BULETIN DES SOMMAIRES

CAUSERIE

La Populoculture (1)

*A la mémoire de l'archevêque de Grenade
dont Gil Blas fut le secrétaire.*

Voici un livre qui est un acte de courage. Il faut, en effet, du courage, en l'état actuel de l'opinion française au sujet de la « dépopulation », pour venir dire que le devoir des hommes n'est pas de proliférer comme des lapins ou des cobayes. Il a, en outre, le précieux avantage d'être écrit par un homme à l'esprit paradoxal, quelque peu mystique, mais ingénieux au suprême degré, qui soulève, sans presque paraître s'en apercevoir, de nombreuses questions connexes de la principale, et y donne les solutions les plus inattendues. Ce livre peut être mis au nombre de ceux qui font penser, même quand on n'en adopte pas les idées.

En ce qui me concerne, je suis absolument d'accord avec l'auteur sur le principe : à savoir, la nécessité de proportionner la population aux subsistances ; mais, pour à peu près tout le reste, il en est autrement. Je vais donc tantôt donner une opinion favorable, tantôt formuler des critiques ; mais j'avoue que l'accomplissement de cette seconde partie de mon magistère, me cause une certaine appréhension.

Dans une conférence faite il y a deux ans, M. Ad. Wagner exprima cette idée, paradoxale au premier abord, mais dont la vérité apparaît pour peu qu'on y réfléchisse : « Un adversaire est un collaborateur. »

Cette observation est particulièrement vraie s'appliquant à M. de Molinari. Elle est vraie de lui à moi, parce qu'elle m'a fait réexaminer plusieurs points de mes propres opinions. Seulement, si l'on peut, soi-même, considérer un adversaire comme un collaborateur, on ne peut obliger ledit adversaire à penser ainsi, et je crains fort que M. de Molinari, ce libéral intransigeant, admette difficilement qu'on use envers lui de la liberté qu'il revendique en principe pour tout le monde.

J'examinerai cependant, en pleine indépendance, son ouvrage : d'abord parce que je crois cet examen de nature à intéresser mes lecteurs, — ce qui doit être la préoccupation principale de l'écrivain ; — ensuite, parce que, nonobstant son intransigeance, j'ai pour M. de Molinari une grande estime et une sincère affection ; enfin parce que je pense lui prouver cette estime et cette affection en le discutant, au lieu de me borner, comme beaucoup de confrères l'ont fait, à publier la « réclame » communiquée par l'éditeur.

..

La question soulevée par ce travail est celle de la population. Cette question est aujourd'hui obscurcie par les déclamations de patriotes simplistes qui ne voient qu'une chose : la force comparative des armées fran-

tioniste, et complètement l'agitation néo-maltusienne. Il paraît ignorer même une séance de la Société d'économie agricole, de son industrie et de son commerce extérieur, la France ne peut pas nourrir plus d'habitans qu'elle n'en nourrit aujourd'hui, que même elle en a dès à présent une surcharge. Comme le dit, avec beaucoup de raison, M. de Molinari, la population d'un pays doit être en équilibre avec les moyens de subsistance qu'il produit. Il n'y a pas là de complication scientifique, c'est une question de bon sens.

Cette opinion de bon sens est celle de tous les esprits qui ne sont pas influencés par les grands cris des patriotes simplistes dont j'ai parlé. Elle fut, jusqu'à 1870, celle non seulement des économistes, — tous plus ou moins à tendance maltusienne, — mais aussi des hommes politiques, qui dans le Parlement, sous Louis-Philippe, se félicitaient du lent accroissement de la population française. A l'heure actuelle, un mouvement tendant à persuader aux peuples que la prolifération excessive est un acte d'inintelligence, existe en Angleterre, en Allemagne, aux Etats-Unis même, et ailleurs. En Hollande, la ligue fondée pour cette propagande a été reconnue d'utilité publique. En France, le mouvement existe aussi mais il se heurte à deux obstacles : le patriotisme militariste et l'Eglise catholique. De plus, son principal promoteur, M. Paul Robin, a le défaut grave d'être un homme « avancé » à beaucoup d'égards, qui a suscité un grand nombre d'inimitiés, et qui, enfin, n'a pas su tenir sa propagande dans une certaine mesure.

Mais, si le mouvement restrictif de la population pour cause d'ordre général ne s'est pas développé en France, celui pour cause d'ordre particulier a pris un grand développement, et le résultat est le même. C'est ce résultat qui fait pousser de grands cris aux patriotes simplistes, et qui les porte à proposer des moyens de remonter le courant, remarquables par leur puérité : exemption d'impôts pour les pères de nombreuses familles, primes à ceux de tout à fait nombreuses. Il suffit d'une élémentaire règle de trois pour comprendre que ces expédients ne sauraient exercer aucune influence. Les socialistes collectivistes, seuls, sont logiques, — parce qu'ils sont radicaux, — en proposant l'institution d'une pension alimentaire pour tous les enfants qui viennent au monde.

Ce moyen ne résoudrait pas le problème du proportionnement de la population aux subsistances, — il est vrai que les collectivistes soutiennent que ces moyens sont déjà surabondants — mais il aurait pour effet très vraisemblable d'arrêter le mouvement de dépopulation. Seulement, le triomphe des socialistes ne paraît pas devoir être prochain, et par suite l'emploi du système repopulateur qu'ils préconisent. Il y a donc lieu de prévoir que les bourgeois, les paysans et les ouvriers qui ont la vertu de la prévoyance, continueront, à tort ou à raison, d'apporter de la prudence dans l'accroissement de leurs familles.

J'adresserai à M. de Molinari un premier reproche, celui de paraître ignorer presque l'agitation repopula-

caise et allemande, et qui ne veulent rien entendre quand on entreprend de leur démontrer qu'en l'état de mie politique où je prononçai un discours dont je donai l'analyse au *Journal des Economistes*, que M. de Molinari rédige en chef. Il se présente donc en révélateur d'un problème dont beaucoup de gens s'occupent.

Prenant la question de haut et, considérant, ce qui est parfaitement juste, la question de la population come ayant été posée de tout temps, M. de Molinari fait un historique des formes qu'elle a prise aux divers stages de l'évolution sociale. Je regrète d'avoir à dire que ce tableau me semble peint *de chic*, — come on dit en journalisme, — dans le but de justifier les théories quelque peu *darwiniennes* et *spencériennes* de l'écrivain, et non avec l'indépendance de tout parti-pris que comporte la saine critique historique. D'ailleurs, dans l'appendice, où sont réunies les pièces justificatives de cette partie de l'ouvrage, il n'y en a point à l'appui des deux principales assertions, celles sur lesquelles repose tout l'évolutionisme démographique de l'auteur, et qui sont les suivantes : « Dans le passé les classes supérieures limitèrent volontairement leur propre reproduction, et autoritairement, celle des classes inférieures. » Je ne crois pas que ces deux assertions répondent à la réalité.

Mais, à mon grand regret, je ne puis entrer dans la discussion de cette partie du livre, la plus étendue quoique la moins importante, et je dois ariver, en prévoyant que mon développement sera long, à la partie la plus importante, quoique malheureusement la moins étendue, celle relative à la *Viriculture*.

Qu'est que la *Viriculture*? Pour M. de Molinari, c'est une branche de l'économie politique qu'il est temps de détacher de l'ensemble pour l'étudier à part, et en faire l'objet d'une science particulière : la science de la population.

Ici, je dois présenter une critique de terminologie. Le mot *viriculture* prête doublement à cette critique. *Viriculture*, c'est littéralement : « culture de l'homme », mais seulement de l'homme male. Or, dans la population, il y a aussi des hommes femelles, au sujet desquels se posent les mêmes problèmes que pour les autres. Le terme *hominiculture*, « culture de l'humain », serait plus exact.

Mais ce terme lui-même a un défaut, que renferme également le *viriculture* de M. de Molinari, c'est d'être à double sens. *Culture* a pour origine première le terme *cult*, qui signifie : enfermer, clore. Littéralement, *agriculture* signifie : « enclore la terre », par extension, l'approprier pour la travailler. Par une mauvaise compréhension du mot, on a forgé *viticulture*, en lui donant la valeur de « travail de la vigne », et ce n'est point un terme exact. La cacographie apparaît évidente dans les deux mots qui ont le même sens : *aquiculture* « culture de l'eau » et *pisciculture* « culture du poisson ». En réalité, on cultive l'eau et l'on produit le poisson.

Je crois devoir insister sur cette question de terminologie, parce que le terme *viriculture* a déjà été forgé par des éducateurs qui l'ont appliqué à leur art particulier, et cela avec raison quand il s'agit de l'éducation des garçons. Dans l'éducation, tant fisque qu'intellectuelle,

l'homme est l'objet auquel s'applique le travail pour en tirer un produit, tandis qu'avec la signification que veut lui doner M. de Molinari, c'est l'homme qui serait lui-même le produit. Le véritable nom de l'éducation serait : *hominiculture*, culture de l'être humain pour la production ou le développement de l'énergie, de l'intelligence, des connaissances et des sentimens.

Revenant à l'idée qu'a voulu exprimer M. de Molinari, il me semble que le véritable terme serait *populoculture* « culture du peuple », pour régler sagement la production des humains des deux sexes qui le composent.

Ces questions de terminologie ont une importance considérable. C'est souvent parce que l'on n'est pas d'accord sur la valeur des termes employés que l'on ne s'entend point. Et d'autre part, le devoir de tout artiste littéraire, — et par cette expression j'entends tout écrivain qui a le désir de s'exprimer clairement, — est de n'employer que des mots bien faits et rendant bien l'idée.

Autre question de terminologie. M. de Molinari dit que la *viriculture*, — selon lui, — la *populo culture*, — selon moi, — doit être une science. Or, le terme *culture* comporte l'idée d'art et non celle de science. Un art est sans doute de la science appliquée, mise en oeuvre en vue d'une réalisation, mais ce n'est pas de la science pure, de la vraie science. Un artiste, un savant applicateur doit connaître tout ce qui, dans une science, est utile pour la réalisation qu'il désire, mais il lui est permis d'ignorer tout ce qui, dans la même science, n'a pas ce caractère. Un savant pur, au contraire, qui s'applique à l'étude d'une branche de la nature, doit connaître tout ce qui est découvert des phénomènes de cet ordre, qu'ils soient susceptibles d'application ou non.

La « *populoculture* » est donc, par définition, l'art de la production des hommes par le peuple. Si nous voulons, ainsi qu'il convient, compléter le nom de l'art par celui de la science dont il procède, nous trouverons un mot tout fait et usité, c'est celui de *démographie*, écriture sur le peuple ou description du peuple.

Arivons maintenant à la « *viriculture* » en donant à ce mot la valeur que lui attribue M. de Molinari, qui confond en outre la science et l'art. Je regrète d'avoir à constater que l'auteur, après avoir annoncé l'intention, sinon de constituer une science complète, du moins d'en fournir les élémens principaux, n'a pas réalisé cette intention, et qu'il a même adopté une base anti-scientifique.

Cette base est ainsi indiquée : « La nature se charge de régler la reproduction des espèces inférieures, elle laisse à l'homme le soin de régler la siene ». En langage explicite, cette phrase signifie : lorsqu'une espèce animale se multiplie trop, la nature réduit le nombre des êtres qui la composent par des moyens qui lui apartiennent, et qui sont la mort par la faim, le froid, l'entremanducation, les épidémies, etc. ; mais en ce qui concerne l'homme, elle lui laisse le soin de régler sa reproduction, c'est-à-dire de la limiter. S'il ne la limite pas, c'est tant pis pour lui, la nature ne s'en occupe pas.

Est-ce vrai? N'y a-t-il pas pour l'homme, aussi les famines, les épidémies, les guerres, et même l'antropofagie, quand le nombre des habitans d'un pays dépasse celui que les subsistances existantes peuvent faire

vivre ? Ne sont-ce pas là des moyens qu'emploie la nature pour régler non la reproduction des hommes, mais leur nombre, et le proportionner aux subsistances ? Et ces moyens ne sont-ils pas les mêmes que pour « les espèces inférieures ».

M. de Molinari, d'ailleurs, parle à l'occasion des fléaux qui frappent l'humanité et qu'il ne saurait ignorer, mais sans paraître se douter qu'en ce faisant, il infirme sa théorie relative au *soin*, c'est-à-dire à la liberté que la nature laisserait à l'homme de régler sa reproduction. Ce qu'il eut été exact de dire, c'est : « L'homme, être intelligent et prévoyant, a la faculté de proportionner le nombre des bouches à nourrir avec la quantité des subsistances. Il a pour cela plusieurs moyens à sa disposition : soit, supprimer le surplus : vieillard, enfans, femmes, parfois même un certain nombre d'hommes adultes, ainsi que le font encore certains peuples sauvages ; soit restreindre sa propre reproduction, afin que l'équilibre se maintienne ou se rétablisse sans violence ».

C'est ce dernier moyen que recommande M. de Molinari, mais je ne puis voir dans cette faculté que possède l'homme, le résultat d'une volonté de la nature.

Nous prenons là sur le vif l'état de l'esprit de M. de Molinari. Sans qu'il s'en doute, — et il sera probablement fort surpris que je le lui apprene, — cet esprit puissant et ingénieux est à la fois *mitique* et *mistique*. Il est *mitique* parce qu'il a tendance à transformer en personnes, les entités ou idées concrétisées qui sont nécessaires pour le travail de l'esprit et l'expression de ses conceptions. Exemple cette Nature qui *laisse le soin* à l'homme tandis qu'elle agit elle-même envers les espèces inférieures. Il est *mistique* parce qu'il établit un rapport de cause à effet entre cette hipotétique Nature et les phénomènes qui réduisent le nombre des animaux lorsque ce nombre dépasse ce que peut nourrir la quantité de subsistances.

Dans le langage ordinaire, ce sont là pures figures de rhétorique sans conséquences. Mais ces figures sont souvent dangereuses : des esprits, même distingués, les prennent parfois au propre. Exemple, les filologues qui prétendent que les langues sont des « organismes vivans », c'est-à-dire des êtres, les sociologues qui soutiennent la même thèse pour les sociétés humaines, et M. de Molinari, qui n'est ni plus ni moins qu'un adorateur des « lois naturelles », c'est-à-dire des lois établies par la Nature.

Nous plongeons en plein mitisme, en plein paganisme. La Nature ainsi envisagée, c'est Isis ou Cybèle, ou encore Baal Moloch, le dieu malfaitteur ; car les manifestations de ces lois naturelles qu'on nomme la famine, la guerre et la peste n'ont rien d'admirable ni surtout d'adorable.

Il serait plus logique au lieu de ces pseudonymes, d'employer le mot Dieu, et de dire : « Dieu règle la proportion des animaux aux subsistances, et il laisse à l'homme le soin d'y pourvoir pour lui-même » : Frédéric Bartiat, le maître de M. de Molinari, s'il eut été malthusien, n'y eut point manqué, lui qui s'écrie en tête de ses *Harmonies économiques* : « Je crois à la liberté parce que je crois en Dieu ».

Le révérend Malthus, dont M. de Molinari est le disciple au point de vue populationiste, devait penser ainsi en sa qualité de ministre de l'église anglicane. En ce qui me concerne, j'aime mieux ne pas mêler Dieu à ces histoires, ni sous son nom ni sous le pseudonyme de Nature.

le côté *art*. Cet art doit avoir pour objet la restriction de la reproduction humaine, car en ce qui concerne son activation il n'y a pas à invoquer, et personne n'a rien à apprendre. Qu'indique dans ce but M. de Molinari ? Marcher beaucoup, et probablement aussi faire beaucoup de bicyclette : se surmener de déambulation. Cela parce que les nerfs locomoteurs ont leurs racines au cervelet comme ceux des organes géniteurs, et que l'on a remarqué que la fatigue des premiers diminuait l'activité des seconds. Comme moyen pratique, c'est faible, et si la « viriculture » ne dispose jamais que de celui là, nous risquons fort de voir les hommes continuer à croître et multiplier selon la prescription de la Genèse, et non contents d'emplir la terre, en déborder beaucoup. Je ne vois pas les paysans, les ouvriers, éreintés d'une journée de travail, qui a fatigué d'autres organes que les locomoteurs, se mettre volontairement à marcher jusqu'à minuit pour endormir l'activité de leur instinct génésique. Et puis, si désireux qu'on soit de l'endormir ce terrible instinct, est-il sur qu'il ne se réveillera pas quelques fois ? Or, il suffirait à un couple d'accomplir quinze fois en vingt ans le devoir conjugal, pour avoir autant d'enfans, et même plus en cas de naissances gémélaïres.

Les véritables malthusiens tels que M. Paul Robin, le docteur Drysdale de Londres, feu le docteur Knowlton de New-York, feu notre ami commun Joseph Garnier, les Perfectionnistes d'Oneida, et beaucoup d'autres sont bien autrement pratiques. Il y a, il est vrai, le déversoir de la prostitution, mais M. de Molinari, qui parle de son rôle dans le passé, très moralement le condamne pour l'avenir. Alors ? Et puis si ce peut être un dérivatif pour les hommes, il y a aussi à tenir compte des femmes.

M. de Molinari n'ayant réussi à donner ni une base théorique, ni une base pratique à son système de « viriculture », entreprend ensuite de nous apprendre quand il faudra avoir des enfans. Ce sera quand le besoin d'un surplus de travailleurs se fera sentir. Mais, par une véritable bizarrerie, il déclare, avec Adam Smith, le père de l'économie politique, que, dès à présent, dans cette matière comme en beaucoup d'autres, c'est la demande qui gouverne l'offre. En d'autres termes, il y a plus de naissances quand les bras sont plus demandés qu'offerts, et moins quand ils sont plus offerts que demandés. Pourquoi ? Les lois naturelles ! S'il en est ainsi dès à présent, quelle serait l'utilité pratique de la « viriculture » ?

Mais revenons aux conseils de M. de Molinari, parce qu'ils vont nous permettre de saisir toute l'inanité de la méthode analogique qu'emploie le plus souvent notre auteur, notamment dans ce cas, où il veut faire application de la loi de l'offre et de la demande à la production des hommes comme à celle des bestiaux, des étofes ou des clous.

D'après lui, un mari et une femme qui marcheront beaucoup et feront force bicyclette pour engourdir leur instinct génésique, qui par surcroît de précautions feront lits à part, se diront après avoir lu une statistique démographique-industrielle : « Tiens ! tiens ! Il paraît qu'on aura besoin d'un surcroît de bras dans 18 ou 20 ans, si nous nous payions le luxe d'un enfant de plus ? » Je crois pouvoir donner à mon honorable con-

Nous avons vu le côté *science* de la « viriculture », voyons

frère l'assurance que cette perspective n'échauffera pas une forte proportion de ménages bicyclistes, et que les motifs d'ordre égoïste qui amènent aujourd'hui la restriction de la population française continueront d'agir.

Mais supposons que cela se produise, M. de Molinari ne craint-il pas que trop de ménages ne fassent ce calcul, et que faute de s'être entendus, ils n'encombrent « le marché », ainsi qu'il arrive aux producteurs de cochons qui, chacun de son côté, ont compté que la rareté de leurs produits se maintiendrait. Il me semble que, sous ce rapport non plus, M. de Molinari n'a pas trouvé la vraie base de la « viriculture » ou « populoculture ».

Mais, avec ce diable d'homme, l'originalité ne perd jamais ses droits. Il y a une idée dans ce livre. C'est celle d'un crédit hypothécaire sur les enfans, afin de faire disparaître la cause d'insuffisance de ressources qui empêche aujourd'hui beaucoup de gens de donner satisfaction à leur instinct *filogénique*. Comment ce crédit, probablement compliqué d'assurance sur la vie, serait-il organisé ? M. de Molinari ne le dit pas. On peut supposer que les parens emprunteraient pour élever les enfans qu'ils désireraient avoir et, par prudence avant de les avoir. Pour consentir le prêt, la compagnie créditrice soumettrait les emprunteurs à un examen médical, afin d'établir qu'ils sont bien en état de donner un produit capable de survivre, et ainsi de servir de gage. Arrivés à l'âge d'homme ou de femme, ces produits auraient à rembourser, ou se trouveraient grevés d'une rente au profit de la Compagnie prêteuse. En cas de décès, une assurance sur la vie opérerait le remboursement. Il y a là une idée à creuser.

Au point de vue scientifique, M. de Molinari comet d'autre part, une faute grave. A cette science ou à cet art qu'il prévoit, il veut dicter d'avance une de ses plus importantes conclusions. Le *réglage* de la population, qui doit être la réalisation de cette science appliquée, devrait être fait, selon lui, dans un régime de liberté ; en d'autres termes, l'autorité sociale émanant de la Société elle-même ne devrait point s'en mêler. Si les recherches des *populoculteurs* les amenaient à reconnaître la nécessité d'une intervention gouvernementale, ils auraient tort, M. de Molinari les en prévient. C'est anti-scientifique.

C'est que M. de Molinari est un homme de foi : s'il adore la Nature, il rend un culte non moins fervent à la Liberté. Cependant, en y regardant de bien près, on s'aperçoit qu'au fond, notre auteur est plus adversaire de l'autorité qu'ami de la liberté. Ce qui met à jour ce bizarre sentiment, c'est que, ennemi de l'autorité, M. de Molinari ne l'est point de la tyrannie. Il est horrifié par l'idée qu'un gouvernement issu du suffrage des citoyens pourrait s'occuper du *réglage* de la population, mais il n'a rien à reprendre à l'action des propriétaires d'esclaves du passé, organisant, activant ou restreignant la reproduction de leurs troupeaux suivant les besoins des marchés de chair humaine ou de l'exploitation du domaine.

Et ce qui montre que ce système a ses sinpaties c'est qu'à diverses reprises, il regrette que l'on ait trop

tot doné aux masses populaires la liberté de la reproduction.

L'effet de cet à priori obstructif est d'amener cet écrivain de premier ordre à comètre une grosse faute de logique, laquelle consiste à demander à l'homme individuel ce qui ne peut l'être qu'à l'homme collectif. L'homme individuel, c'est-à-dire égoïste ou plutôt *insocial*, se préoccupe de ses intérêts, est soumis à ses passions. Dans cette question particulière de la reproduction, s'il est plus sensuel que prévoyant, il obéit à l'instinct génésique pour le plaisir, en oubliant les conséquences que cela peut avoir. — Il y a dans le « Neveu de Rameau », de Diderot, un incident typique à cet égard. — S'il est plus prévoyant que sensuel, il réfrène son instinct génésique ou le tronpe plus qu'il ne conviendrait pour l'intérêt social. Je ne vois pas au nom de quel principe, l'individualiste M. de Molinari trouverait à reprendre à l'un ou à l'autre, pas plus que je ne puis comprendre qu'il espère leur faire changer de système, en leur prêchant les lois naturelles de la « viriculture ». Les hommes incapables de subordonner spontanément leurs passions ou leurs intérêts personnels à l'intérêt général ont été de tous temps, sont encore et seront probablement toujours en grande majorité, et les autres en faible minorité.

Dans une société organisée, où dominerait le sentiment de l'intérêt général, distinct de l'intérêt éfémère des individus qui la composent, avec une autorité politique et morale issue du suffrage de la majorité des sociétaires, ou acceptée par elle ; chargée de représenter, de défendre et de promouvoir ledit intérêt général, la situation serait différente. Je ne suis point de ceux qui croient que l'autorité, coercitive ou morale, fait ce qu'elle veut des humains ; mais je crois qu'elle peut beaucoup quand elle est entre les mains d'hommes intelligens et savans. Ce serait elle, par exemple, qui pourrait constituer le *Crédit génésique* dont M. de Molinari a eu l'idée originale, et qui, en ouvrant plus ou moins largement sa caisse, en imposant des conditions fisiques plus ou moins sévères aux emprunteurs pour motifs de reproduction, accroîtrait ou diminuerait le nombre des membres de la future génération, selon les prévisions des ingénieurs démografes et « populocoles ».

M. de Molinari a donc tort de demander aux intérêts personnels ce qui ne peut être doné que par l'intérêt collectif, à qui seul sont permises les visées à longue portée. Voilà où mène le préjugé, c'est-à-dire le parti pris.

En résumé ? En résumé, vous voyez que j'ai eu raison de dire que le livre de M. de Molinari n'est pas un livre ordinaire, pas plus que son auteur n'est un homme ordinaire ; que j'ai eu raison également de dire que ce livre est de ceux qui font penser, et que M. de Molinari doit être compté au nombre des adversaires qui sont des collaborateurs. Il m'a amené à examiner sous un aspect particulier des questions très délicates, et je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pu, faute de place, indiquer tous les résultats de mon examen.

Ch.-M. LIMOUSIN.